



M. JONAH/ISTOCKPHOTO

La langue fluide de l'auteur transcende magnifiquement le côté « glauque » de l'histoire.

Conduite à risques

Fiction • D'un viol commis dans les années 1980 Paul Baldenberger a tiré un premier roman bluffant.

Voilà un livre qui claque comme la portière avant d'une 505 refermée brutalement. Et nous, lecteurs, nous nous retrouvons « à la place du mort », plaqués sur le siège, otages du savoir-faire machiavélique de l'auteur. Malgré les embardées, on ne veut plus descendre, impatients d'arriver au bout du voyage.

Direction, un sinistre parking souterrain du côté d'Issy-les-Moulineaux. C'est là que, par un beau jour de 1984, un homme aux grandes mains carrées emmène un garçon de 12 ans, sous la menace d'un pistolet, pour le violer. Ce devrait être « glauque », comme on disait justement dans les années 1980, d'autant que l'on subodore un récit autobiographique, mais la langue fluide de Paul Baldenberger transcende magnifiquement l'horreur. La famille bourgeoise du petit garçon lui a appris à ne « jamais faire de vagues » dans la vie? Alors, mû par une sorte de super-

syndrome de Stockholm, l'enfant discute « bagnole » avec son ravisseur, comme si de rien n'était. Et quand son bourreau lui intime l'ordre de s'agenouiller en lui pointant son arme sur la nuque, il ne pense qu'à une chose : surtout, ne pas faire de tache sur son pantalon blanc. Scène primitive, aux deux sens de l'expression.

A la place du mort est un roman sur les bifurcations de la vie, ces moments où, sans que nous nous en rendions toujours bien compte, notre existence emprunte un chemin plutôt qu'un autre. Le rétroviseur de Paul Baldenberger est implacable. Vous pouvez maintenant ouvrir la portière. Vous êtes vivant.

JÉRÔME DUPUIS

★★★★★

À LA PLACE DU MORT,
par Paul Baldenberger.
Ed. des Equateurs, 220 p., 18 €.

humeur

Ce passé simple qui ne passe pas

Cet été, nous lûmes bon nombre de nouveaux romans – rentrée littéraire oblige(a) – et notre exaspération crût à mesure que nous découvrîmes un emploi du passé simple encore trop et mal répandu. Autant nous pardonnâmes le bénin « Tu m'as fait peur, mentit-elle », didascalie à la phonétique par trop labiale néanmoins rare sous la plume de Serge Joncour dans *Repose-toi sur moi* (Flammarion), autant les « nous dinâmes », « nous rentrâmes » et « nous emmenâmes » d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre dans *Le Dernier des nôtres* (Grasset) nous contrarièrent. Quelle mouche piqua également Andreï Makine pour truffer *L'Archipel d'une autre vie* (Seuil) de « nous mangeâmes », « nous nous approchâmes », « nous avançâmes », « nous nous réveillâmes » et, *last but not least*, « nous sourîmes ».

Pas nous, à ce stade-là, incapables d'en lire plus. On se gardera pourtant bien de vouloir proscrire à tout prix l'usage du passé simple, pour peu que les prosateurs y recourent à petite dose et bon escient ; les traducteurs itou, de polars en particulier, histoire de nous épargner « son visage luisit », repéré récemment dans un thriller allemand, ou encore le très improbable « elle arqua un sourcil » prompt à plomber l'intrigue américaine d'*Images fantômes* (éd. Super 8). Assurément, voilà un temps prétendument simple qui reste compliqué à l'usage, souvent redoutable pour les yeux. Ne le constatâtes-vous pas ?
DELPHINE PERAS